

Un **golden boy** de Wall Street devenu moine dans une cité de

Henry Quinson (47 ans) est issu d'une famille aisée : son père est un banquier américain et sa mère est issue de la bourgeoisie lyonnaise. Après des études de sciences politiques, il devient trader pour une grande banque d'affaires. Quatre ans plus tard, il quitte son poste et sa vie confortable pour rejoindre un austère monastère en Savoie, avant de fonder sa communauté dans une cité HLM de Marseille. L'ex-golden boy raconte son étonnant parcours dans «*Moine des Cités. De Wall Street aux Quartiers-Nord de Marseille*» (éd. Nouvelle Cité). Rencontre.



Dans sa cité marseillaise, Henry et les autres moines de sa Fraternité aident les enfants du quartier dans leur scolarité

Votre destin semblait tout tracé. Sciences po, la finance... Était-ce pour vous une évidence ?

Ce n'était pas écrit d'avance, vu que j'ai quand même passé des examens. Mais c'est vrai que ce parcours allait dans le sens du milieu social auquel j'appartenais, de mes goûts et de mes centres d'intérêts. Mon père était lui-même banquier. Travailler pour une banque d'affaires était donc moins surprenant que d'être moine ou d'habiter une cité HLM !

Comment était votre vie de trader ?

En cherchant du travail, ma motivation première n'était pas de gagner beaucoup d'argent. Les marchés



Malgré un avenir bien tracé, Henry Quinson a changé de cap pour devenir moine et aider les autres

financiers me permettaient de travailler en anglais avec les principales places internationales. Ce métier était aussi stimulant d'un point de vue intellectuel. Enfin, il s'agissait d'un métier rela-

tionnel car il fallait travailler en équipe. Il reste qu'au bout de quatre ans, je gagnais très confortablement ma vie. J'étais devenu un expert dans mon domaine et j'intervenais pour la formation de trésorerie d'entreprise et dans les troisièmes cycles universitaires. Par ailleurs, je faisais de la politique et travaillais pour un ministre, candidat à l'élection présidentielle en France. J'avais donc une vie assez intéressante.

Après quatre ans, vous vous réveillez un matin et vous vous dites que vous devez démissionner pour partir dans un monastère. Était-ce un coup de tête ou le fruit d'une longue réflexion ?

Je suis franco-américain. Je viens d'une famille aisée et unie. Sur le plan affectif, je n'ai jamais manqué de rien.

J'avais tout ce dont les gens rêvent. Pourtant, à 20 ans, lorsque j'étais étudiant, j'étais frustré. À ce moment-là, j'ai découvert la prière. Pendant l'été 1981, j'ai entamé une recherche personnelle sur le plan religieux. Et au bout de sept ans, j'ai abouti à la décision de ne pas reproduire le style de vie de mes parents, mais de rejoindre un monastère. La vie à l'ab-

Oui. Après cette expérience spirituelle à 20 ans, je m'étais posé la question d'une autre vie : ne pas me marier, ne pas chercher à faire une carrière professionnelle lucrative... Mais cette perspective m'avait fait peur. J'avais donc mis toutes ces questions au frigidaire pendant plusieurs années. Puis, je suis rentré dans la banque et j'ai commencé à gagner beau-

« Certains ont cru à une blague »

baye de Tamié en Haute-Savoie était surtout organisée sur la recherche de Dieu, avec une place importante pour la prière et la méditation.

Cette décision a-t-elle été difficile à prendre ?

coup d'argent. Chaque semaine, je recevais des propositions pour d'autres postes. Et un jour, une banque d'affaires américaine très prestigieuse m'a proposé un pont d'or pour aller travailler à Londres. Cela a réveillé en moi ce

Marseille



Dans son bureau de la banque Indosuez, du temps où il dirigeait cinq traders et gérait des fortunes colossales

que je voulais faire de ma vie et ces questions spirituelles sont revenues. Cette décision assez folle, je ne la regrette pas du tout, mais elle n'allait pas de soi et en a surpris plus d'un.

Comment vos collègues ont-ils réagi à l'annonce de cette nouvelle ?

Comme j'aime bien m'amuser, certains pensaient qu'il s'agissait de ma dernière blague. Dans la société actuelle, pour beaucoup de gens, la vie consiste à gagner le plus d'argent possible pour avoir une vie confortable, se marier, avoir des enfants... Or, il peut y avoir des modes de vie alternatifs. Ce genre de décision est dérangeant pour ceux qui vont travailler tous les matins sans se poser de questions.

Vous avez alors reversé votre fortune à diverses associations caritatives et vous êtes parti pour Tamié. Comment les moines vous ont-ils accueilli ?

Dans la tradition chrétienne et monastique, les énérgumènes comme moi ne sont pas rares ! Pour eux, ce n'était pas un sujet d'étonnement. Après, il s'agit de vérifier la solidité d'une vocation. Depuis le VII^e siècle, les moines votent pour l'admission des membres. Ils m'ont accueilli et ont vu que cela se passait bien. Mais mon problème au monastère était le mode de vie assez rigoureux. Nous avions droit à sept heures de sommeil. Or, je suis un gros loir qui en a

besoin de huit. Au bout de cinq ans, je me suis rendu compte que ce n'était pas sérieux d'avoir un manque chronique de sommeil. Le responsable de la communauté m'a alors rappelé la vision que j'avais eue après ma démission de la banque. Je m'étais vu à Marseille, entouré d'enfants du sud de la Méditerranée, que j'aidais pour l'école. Il m'a dit que je devrais peut-être vivre quelque chose dans cette direction. Je suis alors parti à la recherche d'une communauté. Sans succès. Finalement, en 1997, avec Karim De Broucker, un Marseillais chrétien et

valeur fondamentale de la vie monastique, un frère est présent tous les après-midis dans l'un de nos appartements pour recevoir les gens. Certains voisins qui ne savent ni lire ni écrire viennent remplir des papiers, d'autres cherchent du travail... Ensuite, les enfants arrivent pour le soutien scolaire.

Désormais, avez-vous le sentiment d'avoir la vie dont vous rêviez ?

Au sens littéral, on peut dire que oui puisque ma vision est devenue réalité. Je ne dis pas que la vie est toujours facile, mais elle a

« Ma vision est devenue réalité »

d'origine algérienne, nous avons fondé une petite communauté, la Fraternité Saint-Paul. Nous sommes présents dans un quartier pauvre de Marseille, avec une population majoritairement musulmane.

Votre quotidien se partage entre prières, soutien scolaire et cours d'anglais...

Nous travaillons chacun à mi-temps. Moi, je suis prof d'anglais. Nous avons une prière monastique matin et soir. Le matin, le calme de la cité permet de vivre cette dimension monastique. Une fois par semaine, nous passons une journée à l'extérieur pour profiter du silence de la nature. L'hospitalité étant une

beaucoup de sens et de saveurs. Il m'arrive le soir de trouver une soupe ou une paëlla faite par mes voisins. Il y a ici une humanité et une vraie fraternité, dont on ne parle pas assez. Cela dit, il y a aussi du négatif : la délinquance, les vols de voitures... Je ne le nie pas. Mais ces deux extrêmes font le paradoxe de cette cité.

Vous reconnaissez que votre vie d'avant ne vous manque pas. Par contre, le célibat vous pèse-t-il ?

Quelqu'un de marié vous dira aussi que, par moment, il aimerait être célibataire ! Je ne suis pas un être lisse, sans aucun problème. Avoir une compagne est très important pour le

bien-être psychologique. Le célibat est un renoncement important. Même si humainement je reçois beaucoup, par moment, ce n'est pas évident de renoncer à avoir sa propre famille.

Sans pour autant que cela remette vos choix en cause ?

Jusqu'à présent non. C'est une souffrance qui peut être récurrente, mais que j'assume. C'est mon choix, au contraire de beaucoup de gens qui sont veufs.

Avez-vous suivi la crise financière de ces derniers mois ?

Je ne la suis pas au jour le jour, mais j'ai gardé des contacts avec d'anciens collègues. Depuis un an et demi, je pensais qu'il y aurait une crise sur le marché hypothécaire américain. J'avais même dit à mon éditeur qu'en 2008, on entendrait beaucoup parler de Wall Street. Et c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles mon livre s'est beaucoup vendu à partir de décembre. Les gens sont assez sensibles à ces problématiques en ce moment. Ils se rendent compte qu'on ne peut pas fonder une vie ou une société uniquement sur des valeurs financières. L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître. Cela dit, dans mon quartier, la crise est présente depuis longtemps. Il y a beaucoup de précarité dans l'emploi. C'est cela qui me préoccupe le plus.

Ayant la nationalité américaine, vous avez voté aux dernières élections. Que pensez-vous de l'arrivée d'Obama au pouvoir ?

C'est l'événement qui a le plus marqué les gens de mon quartier. Ils n'en croyaient pas leurs yeux que les Américains soient capables d'élire un métis, peu d'années après l'assassinat de Martin Luther King. Pour moi, ce métissage (cherokee, kenyan et européen) symbolise l'accession du monde globalisé dans le pays le plus puissant au monde sur le plan militaire. Après huit ans d'une administration Bush peu glorieuse, nous pouvons espérer que, sur des questions importantes, les États-Unis vont reprendre une direction plus constructive et plus en phase avec l'attente planétaire. Cela dit, il ne faut pas attendre des miracles puisque ce sera pour huit ans maximum.

Entretien :
Stéphanie BREUER



À lire

« Moine des Cités. De Wall Street aux Quartiers-Nord de Marseille », Henry Quinson, 224 pages, 24 € (éditions Nouvelle Cité).
À consulter
<http://pagesperso-orange.fr/frat.st.paul/>